

## GAZETTE DES TRIBUNAUX

COUR D'ASSISES DE SAONE-ET-LOIRE.—Un condamné à mort de seize ans.

Le jury de Saône-et-Loire vient de faire un terrible exemple : il a prononcé un verdict de condamnation à mort contre un jeune berger de seize ans.

Ce précoce scélérat avait à répondre de trois crimes : assassinat, vol qualifié, et viol, crimes abominables commis dans les circonstances suivantes :

Le 3 juillet dernier, une femme Violet, fermière dans la commune de Chisery, rentrait chez elle vers midi, après avoir passé la matinée au marché d'un village voisin, quand une de ses amies accourut au-devant d'elle et lui apprit que sa fille, Maria Violet, âgée à peine de dix-sept ans, avait disparu. Le bétail que cette enfant était chargée de garder avait été dispersé, et il y avait tout lieu de croire à un accident, peut-être même à un crime.

La femme Violet se rendit en toute hâte dans le pré où sa jeune fille gardait habituellement son troupeau. A la place où la jeune bergère avait dû s'asseoir, elle trouva ses sabots et un livre jeté sur le bord du fossé ; plus loin, dans un champ de seigle dont les épis avaient été foulés, elle découvrit deux lettres, dont l'une était tachée de sang, et, à quelques mètres de là, elle aperçut, au fond d'un fossé étroit et profond, le corps de sa fille déjà raidi par la mort. A son cou se trouvaient la corde et le fichu qui avaient servi à l'étrangler.

Le cadavre était nu jusqu'à la ceinture, autour de laquelle pendaient des lambeaux de vêtements qui semblaient avoir été violemment arrachés. Une découverte épouvantable devait suivre : Maria Violet avait été victime des derniers outrages !

On rechercha l'auteur de ce crime atroce, commis avec une incroyable audace, en plein jour, à quelques pas d'une route fréquentée, et, le soir même, l'assassin était sous la main de la justice, qui avait déjà rassemblé contre lui les charges les plus écrasantes. C'était un berger du voisinage, Benoît Baconnet.

Benoît Baconnet, bien qu'il n'ait guère que seize ans, puisqu'il est né le 5 juin 1861, avait déjà donné des preuves de ses mauvais instincts : violent, haineux, vindicatif et jaloux, il poursuivait depuis longtemps de ses assiduités Maria Violet, qui l'avait éconduit et avait autorisé d'autres jeunes gens à la courtiser. Il en avait ressenti un profond dépit, qui s'était souvent traduit par des propos menaçants à l'adresse de la famille Violet, et par des coups qu'il avait portés à ceux qu'il croyait ses rivaux.

Sa passion brutale et contrariée devait le porter aux résolutions les plus extrêmes, et il ne recula devant rien pour la satisfaire.

Voici maintenant, dans ses détails, le récit de la scène épouvantable qui s'était terminée par la mort de la jeune fille.

Le 3 juillet, à huit heures et demie ou neuf heures du matin, Benoît Baconnet vit Maria Violet conduire aux champs son troupeau, et, quelques instants plus tard, il se dirigea à son tour vers l'endroit où il savait retrouver la jeune fille. Avant d'y arriver, il s'assura que la route, qui passe à quelques mètres de là, était déserte, et que personne ne viendrait la surprendre au moment où il commettrait le crime qu'il méditait. Un enfant monté sur un cerisier le vit passer près de lui, marchant nu-pieds, afin que le bruit de ses pas fût assourdi, s'arrêta sur la route, regarda de tous côtés, puis revint sur ses pas et disparaître masqué par des buissons.

De ce point jusqu'au lieu où le cadavre a été découvert, il a été possible de suivre, sans lacunes, la trace de ses pas sur la terre humide et molle, et de reproduire en plâtre les empreintes laissées sur le sol, qui s'adaptent à ses pieds avec une précision surprenante. On le suit ainsi dans tous ses trajets ; il se glisse derrière les haies, s'arrête par moments pour écouter s'il n'est pas suivi, rôde autour de sa victime et, arrivant près d'elle à l'improviste, il se précipite sur elle comme une véritable bête fauve, serre autour de son cou

une corde dont il s'est muni, la jette mourante dans un fossé, et là, satisfait sa passion, puis s'empare des boucles d'or que la jeune fille porte aux oreilles ; enfin, pour cacher le cadavre, il le traîne dans un champ de seigle et l'abandonne au fond d'un fossé.

L'assassin s'enfuit, franchissant dans sa course précipitée les haies et les buissons. Un cultivateur du pays l'aperçut, courant à travers les champs de seigle, le visage altéré, les vêtements souillés de boue, et c'est seulement vers onze heures du soir que le jeune scélérat était de retour chez sa mère.

Cette malheureuse, qui n'a que trente-huit ans, et qui voit aujourd'hui son fils condamné à mort, a raconté depuis que Benoît avait essayé de se pendre ; elle dut aussi protéger son fils contre la fureur du père, qui voulait, dit-il, "se débarrasser d'un pareil misérable," et qui l'eût sans doute tué sans l'intervention de la mère. Ce fut une scène atroce !

A l'audience de la Cour d'assises, Baconnet, qui paraît avoir au moins vingt ans, et dont la physionomie placide n'a pas un seul instant présenté la moindre trace d'émotion, nie avec obstination son triple crime, bien que, dès les premiers moments, les charges accablantes que nous avons résumées l'aient condamné au silence et à une sorte d'aveu.

Mais, comme il arrive fréquemment, le misérable s'est perverti encore depuis au milieu des autres prisonniers, et il disait, peu de jours avant sa comparution devant la Cour d'assises, à l'un de ses codétenus, cette phrase significative : "Je n'avouerai jamais ! On pourra me faire tout ce que l'on voudra !"

Le jury de Saône-et-Loire n'a pas pensé qu'en face d'une pareille série de crimes le jeune âge de l'accusé pût servir de base à une atténuation dans la sentence.

Il a donc rapporté un verdict de culpabilité muet sur les circonstances atténuantes.

Cet assassin de seize ans a été condamné à mort.

## MÉLANGES

L'INVENTEUR DE L'AÉROSTAT.—L'inventeur de l'aérostat, d'après une feuille allemande, ne serait ni l'Écossais Black, ni le Français Montgolfier, mais bien un religieux brésilien d'origine portugaise, le Père Barthélemy Lourenço. Ce serait à ce religieux, né en 1685, que l'âge moderne devrait l'invention de l'aérostat, 54 ans avant Black et 74 ans avant Montgolfier. Il résulte d'un document authentique que l'an 1709, le Père Lourenço a fait sa première ascension en ballon. Cela s'est fait fort doucement et sans choc à Lisbonne.

Une de ces histoires qu'on croirait être des légendes :

Depuis quelques jours, rue Montgallet, 23, les locataires de la maison ne voyaient plus sortir une femme Laperrière, âgée d'environ cinquante-cinq ans. Comme elle passait pour être très-malheureuse et que souvent elle était privée de nourriture, on supposa qu'elle était morte de faim dans son taudis, et le commissaire de police, M. Gutzwiller, prévenu, arriva accompagné d'un serrurier et d'un médecin. La porte ouverte, la femme Laperrière fut trouvée étendue morte sur son lit. Le docteur constata qu'elle avait succombé à l'épuisement.

Cependant, M. Gutzwiller, cherchant les papiers de la défunte, eut l'idée d'ouvrir la pailasse du grabat. Grande fut sa stupéfaction et celle des assistants. Dans cette pailasse étaient cachés plusieurs obligations, 2,000 francs en billets de banque et 200 francs en or.

La malheureuse s'était laissée mourir de faim sur son trésor !

Le correspondant du *Temps* en Asie adresse à ce journal quelques détails assez curieux sur la façon dont les Russes pratiquent la vie des camps. Nous y relevons le passage suivant, qui a trait à leurs musiques militaires :

"Chaque soir, à la même heure, les musiques militaires jouent l'hymne au Père céleste, de Barkianski (le Beethoven russe), et l'hymne pour le czar, de Lvof.

"Coïncide-vous que sous le règne de feu l'empereur Nicolas, les Russes n'avaient pas d'hymne national et qu'ils en étaient réduits à jouer le *God save the King* !

"Un jour, c'était au commencement de la guerre de Crimée, l'empereur Nicolas passant une revue à Saint-Petersbourg, s'écria : "Mais c'est agaçant ! Est-ce qu'on ne finira pas par me débarrasser de cette odieuse ritournelle ?" L'aide-de-camp Lvof, qui était très-fort sur le violon, entendit ces paroles et composa dans la nuit le fameux *Bojé, tsaria Khani*."

La *Gazette de Francfort de Mein* donne quelques détails intéressants sur la fortune de quatre des plus riches capitalistes de l'univers.

Feu le baron Rothschild, de Paris, a laissé une fortune d'un milliard, ce qui, à 5 par cent, donnerait un revenu de 50 millions par an.

Le revenu du marquis de Westminster a été évalué à 20 millions, ce qui représenterait un capital de quatre cents millions.

Mais ces fortunes colossales sont encore surpassées par celle de M. J. W. Mackey, de Nevada, Etats-Unis. Il y a trente ans, M. Mackey, dont la fortune s'augmente maintenant de 135 francs par minute, était un gamin traînant sa misérable existence dans le Nord de l'Irlande ; il y a vingt ans, il était colporteur aux Etats-Unis ; il y a seize ans, c'était un banquier-ouvrier. Maintenant, à l'âge de 45 ans, il est propriétaire des trois huitièmes de la Grande Bouariza, la plus riche mine d'argent qu'on ait jamais exploitée, et on estime sa fortune à un milliard trois cent soixante-quinze millions, représentant un revenu annuel de 60,800,000 francs.

Le sénateur Jones, également de Nevada, est un autre Crésus américain ; il retire des mines d'argent un revenu de 25 millions, représentant à 5 par cent un capital de 500 millions.

LE GOSIER DES COSAQUES.—Rien pour le Cosaque n'a un attrait comparable aux liqueurs fortes ; il vendrait son âme au diable pour quelques verres de *vutky* (eau-de-vie). On raconte à cet égard nombre de traits caractéristiques dont voici l'un. Bien entendu, je ne répons pas de son authenticité.

Deux de ces fils de la steppe passant, il y a une quinzaine, dans un village des bords du Danube, avisent la boutique d'un pharmacien ; ils y entrent et demandent du *vutky*.

L'élève de la pharmacie, un tout jeune homme, était seul ; par erreur, au lieu de la bouteille d'eau-de-vie, il prend celle de l'eau forte dont il distribue deux bonnes rasades à nos guerriers. Ceux-ci absorbent d'un coup la liqueur, font claquer leur langue en signe de satisfaction, remoncent en selle et disparaissent. Sur ces entrefaites, survient le pharmacien. La bouteille et les verres sont encore sur le comptoir, et, dès qu'il est convaincu de la méprise commise par son élève, le brave homme tombe dans le plus grand désespoir ; il se voit déjà pendu, fusillé, au moins entraîné en Sibérie comme empoisonneur. Narrer ses transes serait tout un poème.

Le lendemain, à son profond ébahissement, les Cosaques reviennent redemander du *vutky* ; transporté de joie que l'erreur de la veille n'ait eu nulles suites fâcheuses, il se hâte de verser de l'Armagnac première à ses hôtes. Ils ingurgitent, se regardent désappointés, et, à l'aide de leur mimique expressive, réclament la liqueur de la veille. Le pharmacien redevient perplexe ; il hésite, prétend n'en plus avoir ; les Cosaques menaçant de tout briser chez lui, il s'exécute enfin en tremblant d'effroi. Depuis ce jour, les deux Cosaques sont revenus absorber chaque matin leur ration d'eau forte ; ils ont amené de leurs compagnons et aucun d'eux n'a éprouvé le moindre malaise. *Se non è vero, et c.*

ENCORE UNE VICTIME DE L'AMOUR.—Louise Rubimarchi est une jeune servante de 16 ans, belle, avenante, blonde comme les blés.

Un jour, il y a trois mois de cela, elle se vit accoster par un jeune homme très-élégant qui lui fit une chaude déclaration d'amour. C'était la première fois que Louise voyait ce jeune homme ; mais celui-ci était si gracieux, si aimable et il parlait si bien qu'elle l'écouta.

L'insinuant X..., qui avait promis à Louise d'en faire sa femme, ne tarda pas à s'en faire aimer éperdument. La pauvre jeune fille voyait déjà s'ouvrir devant elle un brillant avenir et des jours d'un bonheur sans mélange ; elle était faible, et puis elle aimait tant qu'un jour elle succomba.

Elle se reprocha bien sa faute, mais elle avait confiance dans la réparation. Son amant lui avait si souvent promis de l'épouser !

Avant-hier, jour néfaste, elle rencontra son amant dans la rue de l'Orse. Il n'était pas seul, hélas ! il causait avec une jeune fille, et Louise comprit bien, tant était grand l'intérêt que son amant semblait attacher à cette conversation, que tout était fini pour elle. L'ingrat la trahissait ! Folle de désespoir, elle voulut se jeter entre son amant et cette fille, mais les forces l'abandonnèrent et elle tomba évanouie.

Les passants s'empressèrent autour d'elle ; X... s'approcha, reconnut sa maîtresse, mais il resta froid, impassible.

Lorsque la pauvre Louise revint à elle, elle aperçut son amant dans la foule des curieux ; elle se leva aussitôt pour se jeter dans ses bras, mais lui tourna bravement les talons et s'éloigna au plus vite.

Ce fut un coup fort fort pour le cœur de Louise : sa résolution fut bientôt prise.

"Je suis très-bien maintenant, dit-elle aux personnes qui l'entouraient ; merci. Laissez-moi aller."

Elle sortit de la foule, se dirigea vers Ripetta, descendit rapidement les escaliers du port et se précipita dans le Tibre.

La malheureuse Louise, entraînée par le courant, allait se noyer infailliblement, lorsqu'un ouvrier, Domenico Di Marco, se jeta courageusement dans le fleuve et parvint à la tirer de l'eau.

Transportée au bureau municipal qui est juste en face du port, elle reçut les premiers soins. Au bout d'une demi-heure, elle reprit totalement l'usage de ses sens ; mais comme elle manifestait de nouveau l'intention d'en finir avec la vie, elle fut conduite au poste de la rue Gesù e Maria

LA TIREUSE DE CARTES.—Le général Semmes, un des héros de la guerre du Sud, aux Etats-Unis, et ancien commandant de l'*Alabama*, qui fut battu par la frégate *nordiste* le *Kearsage*, en 1863, est mort il y a quelques semaines. A cette occasion, un journal français publie l'anecdote suivante :

"Il faut que je dise d'abord que les prisonniers sudistes, considérés comme rebelles, étaient parfois pendus par les marins du Nord.

"Au moment où le capitaine Semmes, pendant la guerre civile américaine en 1863, se réfugia à Cherbourg, il fut pris d'une invincible envie d'aller incognito passer vingt-quatre heures à Paris qu'il ne connaissait pas. Dès son arrivée dans la capitale, il lia connaissance avec une jeune personne très-superstitieuse. Voulant savoir à qui elle avait affaire, celle-ci conduisit le marin chez une tireuse de cartes, qui ne put se faire comprendre de l'Américain que par gestes.

"—Vous êtes bien près d'être pendu, fit la devineresse stupéfaite elle-même de sa prédiction.

"Si trempé qu'il fût, Semmes, qui devait attaquer le *Kearsage* le lendemain, eut un moment d'émotion que sa compagne traduisit à sa manière en se disant aussitôt que cet Anglais étrange devait être un assassin échappé d'Angleterre. Elle courut prévenir un sergent de ville, et le corsaire, qui ne comprenait pas un mot à tout ce qui se faisait autour de lui, eût été peut-être arrêté si, par instinct, il n'avait jugé à propos de se sauver du côté de la gare où il reprit le train au plus vite.

"Plus tard, après la guerre, quand Semmes conta à ses amis tout ce qu'il avait pu retenu de cette aventure, il disait que si, au lieu de se rendre quand coula son bateau, il avait préféré sauter à la mer—où des Anglais le recueillirent du reste—c'est qu'il fuyait devant la prédiction de la tireuse de cartes, qui avait laissé en son esprit la conviction que les vainqueurs l'auraient accroché à la grande vergue."

## VARIÉTÉS

On s'est fort amusé en Cour, un de ces derniers jours. Une vieille femme entra comme témoin, dans la boîte. Le greffier lui met en mains le livre des Evangiles et lui récite d'un ton solennel la formule par laquelle elle s'engage à dire la vérité, toute la vérité et rien que la vérité ; mais, au lieu d'embrasser le livre, la vieille femme saisit la tête du greffier dans ses mains et l'embrasse à plusieurs reprises avec effusion.

Un ex-fonctionnaire de l'empire français a été la victime d'un vol audacieux. Il racontait la chose :

—Des voleurs sont arrivés, disait-il, et ma fortune s'en est allée.

—Comme elle était venue, dit X....

Une amusante nouvelle à la main du *Charivari* :

—Une mère à ses deux petits enfants : —Maurice ! Ernestine ! voulez-vous revenir ici, bien vite. Je vous ai déjà expressément défendu d'approcher de ce vieux mur où c'est plein de saletés.

—Mais, petite mère, puisque c'est pour jouer à marcher dedans.

Dernière nouvelles de la guerre, d'après le *Charivari* :

L'armée russe est cernée par l'armée turque. La réserve de l'armée russe cerne l'armée turque.

La réserve de l'armée turque cerne la réserve de l'armée russe.

(La suite aux prochaines dépêches.)  
Voilà des armées russes assez enveloppées pour n'avoir pas froid cet hiver.

Quelques pensées à la main :

—C'est quand les gouvernants se sentent morveux qu'ils font appel aux mouchards.

—Dans un duel, le plus heureux des deux n'est pas celui qu'on pense.

—Pour résister à toutes les secousses qu'on lui imprime depuis si longtemps, il faut que le bourdon de Notre-Dame ait vraiment l'airain solide.

CHARITÉ.—Dieu se cache dans le pauvre, et quand le pauvre tend la main, c'est Dieu qui reçoit.—SAINT AMBROISE.

—L'absence est un miroir magique où la figure aimée n'a plus que des charmes.

—La femme est égoïste comme les enfants. Elle pensera à sauver ses bijoux si la maison brûle.

—Le scepticisme n'est que de la sensibilité envenimée.

—Les femmes aiment les ambitieux, comme les mouches aiment la lumière.

—L'amour n'est pas mort, mais il est bien malade. Il est soigné par deux médecins qui laissent peu d'espoir : l'intérêt et la méfiance.

—Pensée de femme : Combien les hommes seraient aimés s'ils étaient aimables ! Combien les femmes seraient aimables si elles étaient aimées !

UNE NOUVELLE À LA MAIN.—Entendu rue Vienne : "Et les affaires ?—Ne m'en parlez pas, plus de dix mille francs de perte sèche.—Pas étonnant de cette chaleur-là !"